

ANGÈLE SOGNO

*M'aimer
pour ce que je suis*

Angèle Sogno

M'aimer pour ce que je suis

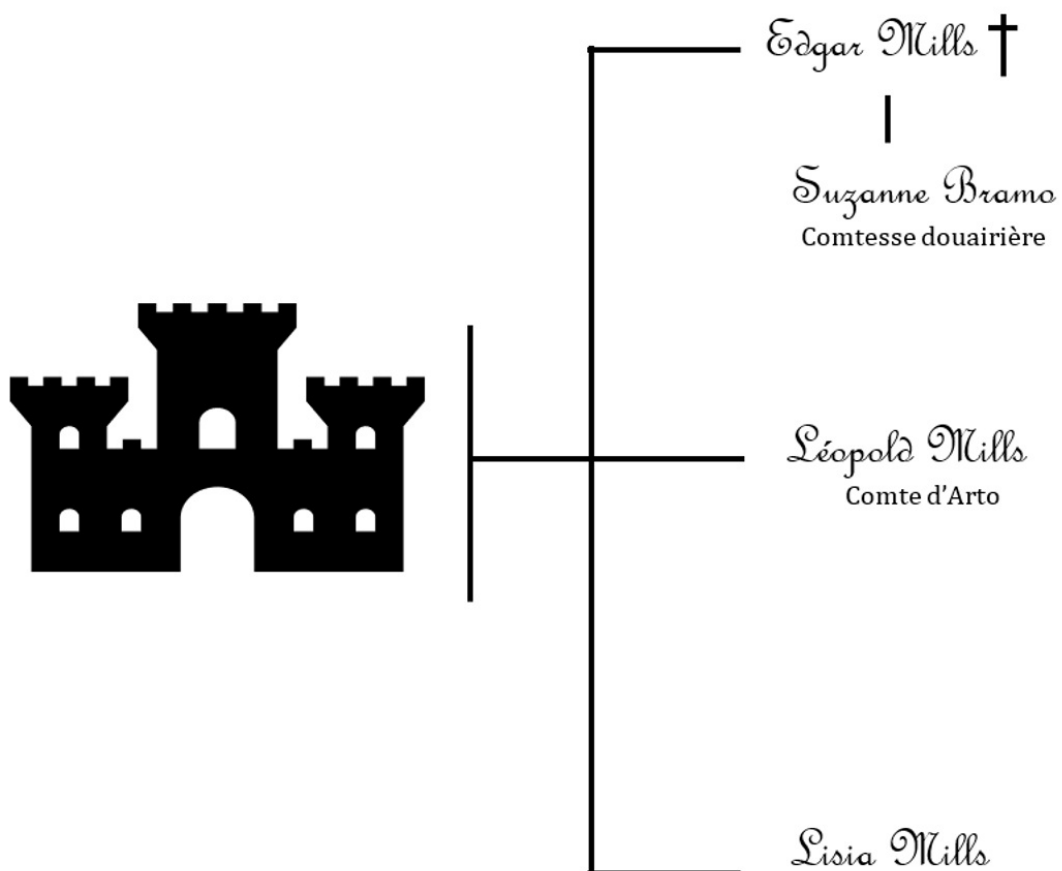
© Angèle Sogno, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6624-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La fratrie Mills de Rumil (Bodunie)



Chapitre 1

*« La vérité est un flambeau qui luit dans un brouillard sans le dissiper »
Claude-Adrien Helvétius*

En ce matin d'automne brumeux, où tout être sensé se serait hâté de rentrer chez lui afin de se blottir près d'un feu de cheminée, Léopold Mills, comte d'Arto, examinait avec patience depuis bientôt trois heures chaque détail de l'horrible scène que lui avait infligée la partie de chasse au coeur de la forêt de Prost. Les autres participants avaient, quant à eux, regagné depuis longtemps leur domicile.

Songeur, l'impénétrable vingtenaire restait seul en retrait des serviteurs venus rapatrier le corps du vicomte de Time. Le pauvre homme avait succombé au tir d'un de ses amis n'ayant pas bien identifié la masse sombre qu'il avait prise pour cible.

Le valet de la victime, recroquevillé contre un arbre à quelques mètres, tremblait de tout son être. D'innombrables gouttes de sueurs inondaient son visage figé dans l'effroi. Incapable de prononcer le moindre mot, l'interrogatoire des garde-chasses dépêchés sur place peu de temps auparavant s'était révélé infructueux. Mais à vrai dire, nul n'avait argué qu'il s'agissait d'autre chose que d'un cruel accident.

Lors de cette partie de chasse réunissant une vingtaine de jeunes nobles du duché de Valon, le plus grand de Bodunie, l'ambiance semblait détendue et conviviale. Le rendez-vous avait été donné pour huit heures.

L'organisateur de ce moment entre gentilshommes avait sélectionné avec soin les participants en fonction de leurs affinités et traits de caractère pour que cette journée fût mémorable. Sans doute n'avait-il pas imaginé qu'elle l'aurait été à ce

point.

Trente minutes à peine après que le groupe était parti à l'affût du gibier, le vicomte de Torieux et son ami, le vicomte de Time, s'étaient retrouvés en retrait, sans doute trop exaltés par leur discussion pour observer qu'ils s'étaient fait distancer par les autres participants. Lorsqu'un coup de fusil avait résonné plus tard, chaque homme présent dans la forêt de Prost avait supposé qu'un animal inconscient du danger s'était approché d'un des leurs. Mais le cri perçant qui déchira soudainement la quiétude de ce matin alerta les chasseurs et brisa la sérénité qui régnait jusqu'alors.

Guidés par leur ouïe plus que par leur vue - la brume épaisse les ralentissant fortement - les jeunes hommes avaient alors découvert le corps sanglant du vicomte de Time, mortellement touché au thorax par une balle tirée par le vicomte de Torieux, persuadé de viser un sanglier. Selon les dires de ce dernier, les deux hommes s'étaient séparés après une brève discussion. Pensant que son ami avait depuis longtemps rattrapé le reste du groupe, il n'avait à aucun moment imaginé que le vicomte de Time fût revenu sur ses pas pour le rejoindre.

Le comte d'Arto restait songeur suite au récit de cette mésaventure.

Sa maigre expérience dans la mort par balle - il avait participé à la bataille de Frambose au sud-est du pays trois ans auparavant - lui avait permis d'analyser la scène avec sang froid. Et ce qu'il avait constaté le laissait dans la plus profonde perplexité.

Certes, la visibilité n'était pas optimale. Mais de là à confondre un homme avec un sanglier !

Un autre détail d'importance avait retenu son attention. L'impact de la balle. Beaucoup trop étendu pour que la distance du tir soit celle évoquée par le tireur.

Comment ses pairs pouvaient-ils accepter cette version des faits sans sourciller ? Avait-il une vision faussée des événements ou étaient-ils si peu observateurs ?

Tous semblaient pressés de tourner cette page pour que le scandale n'en

éclaboussât aucun. Il était entendu qu'il ne pouvait s'agir que d'un malheureux accident qu'il faudrait vite oublier.

Cependant, le comte n'acceptait pas de suivre machinalement le troupeau. Il lui était impossible de passer outre les incohérences du récit du vicomte de Torieux.

Alors que Léopold repassait en revue tous les éléments en sa possession, son valet s'approcha discrètement et le tira de ses réflexions :

— Monsieur le comte, votre carrosse est prêt. Le cocher vous attend.

Obnubilé par les contradictions qu'il avait relevées, le gentilhomme s'étonna d'être interpellé. Il recouvra néanmoins promptement son flegme réputé :

— Oh, Thomas, vous êtes là ? Très bien, j'arrive.

Léopold s'obligea à quitter des yeux la scène qui le perturbait depuis plusieurs heures et suivit son valet pour retourner à l'entrée du domaine, l'esprit toujours occupé à résoudre ce mystère.

La relation d'amitié des deux vicomtes était admise de tous : il était courant de les croiser ensemble dans divers lieux fréquentés. Si vous souhaitiez rendre visite à l'un, il n'était pas rare que l'autre se trouvât déjà dans son salon. Le seul moment où le duo se séparait correspondait aux jours où le vicomte de Torieux, écrivain reconnu et vénéré par les dames du pays, proposait des épîtres dédicatoires. Entouré de ses admiratrices enthousiastes, le jeune homme délaissait alors pour quelques heures son ami, d'une nature bien plus réservée, qui préférait la solitude de son cabinet de travail. Cependant, ils ne manquaient pas de se retrouver dès lors la séance d'autographes terminée.

Certaines mauvaises langues commençaient même à dire qu'il ne fût pas délirant que ces deux-là préférassent la compagnie des hommes à celles des femmes. Pourtant, l'auteur était marié à une femme charmante, anciennement mademoiselle Delierre, et le nombre impressionnant de ses conquêtes extra-

conjugales ne faisait que gonfler un peu plus chaque jour. Le vicomte de Time, quant à lui, était célibataire malgré ses vingt-quatre ans. Le jeune homme demeurait toujours très discret et aucune liaison ne lui était connue, tout au moins, publiquement. Fils unique, la pression maternelle était pourtant forte pour qu'il tissât les précieux liens du mariage et donnât un héritier pour perpétuer le titre. D'un tempérament timide, il se contentait de brèves apparitions lors des événements mondains au cours desquels il restait généralement en retrait et n'adressait la parole qu'à peu de gens.

Le comte d'Arto comptait parmi ces rares privilégiés. Leurs domaines familiaux n'étant séparés que de quelques lieues, les deux jeunes nobles, encore enfants, avaient eu de régulières occasions de se fréquenter et de tisser au fil des années des liens de sincère respect sans pouvoir parler d'amitié. Ils profitaient de chaque occasion pour s'adresser quelques mots et s'enquérir de la santé de leurs relations communes.

Il n'avait néanmoins pas échappé au comte que son ancien camarade de jeux cherchait depuis quatre années environ plus souvent l'attention de sa jeune soeur, Lisia, que la sienne. Léopold s'avérait relativement protecteur envers sa cadette de six ans pour laquelle il éprouvait une forte tendresse. Pour autant, il ne trouvait rien à redire au vicomte de Time. Sans briller particulièrement en société, le prétendant semblait loyal et honnête. Le comte ne savait cependant si cet intérêt était réciproque. Depuis son entrée dans le Monde, la demoiselle faisait en effet régulièrement l'objet d'attentions diverses mais avait déjà refusé deux demandes en mariage. À présent qu'il avait la charge de Lisia suite au récent décès de leur frère aîné, Léopold comptait bien établir promptement sa soeur. D'autant plus qu'en acquérant le titre de comte, il n'avait pas eu le coeur d'enjoindre sa belle-soeur, veuve, à quitter le domaine familial. Il avait donc également endossé la conséquence de veiller sur elle. Et cette dernière, même si elle n'en était pas réellement responsable, lui avait imposé l'Indésirable.

Lorsque la voix de Thomas retentit de nouveau, elle surprit le comte dont l'esprit était accaparé par ces réflexions.

— Monsieur le comte, Madame la comtesse douairière vous supplie de rentrer promptement au domaine. C'est au sujet de Mademoiselle votre soeur. Le

médecin est en route.

Sans attendre plus de précisions, Léopold s'engouffra dans le carrosse et ordonna au cocher de se rendre en toute hâte à Rumil, au manoir.

Chapitre 2

« La dispute alimente la dispute et engloutit ceux qui s’y plongent », Sénèque

Au cours du trajet, Léopold chercha à analyser les mots qui lui étaient vaguement parvenus. Lisia ? Malade ? Elle paraissait en pleine forme avant son départ.

Après les événements funestes survenus un peu plus tôt dans la matinée, son esprit lui semblait aussi embrumé que le ciel matinal.

La santé de sa soeur demeurait toujours un sujet d’inquiétude. Elle avait enduré une grave maladie au cours de son enfance et sa constitution avait dès lors été considérée comme fragile. Au moindre petit signe de faiblesse, Lisia était enjointe de garder le lit pendant plusieurs jours de crainte que son état empirât.

Son stress approchait donc de son paroxysme lorsque le carrosse acheva son trajet.

Arrivé à destination, suivi de près par son valet, il s’élança vers l’entrée de sa demeure, un imposant manoir polylithique, associant le granite noir et l’orthogneiss, matériaux sombres typiques des anciennes constructions de la région. La faible luminosité fréquente lors des hivers locaux conférait une ambiance austère à l’édifice surplombant la vallée où pullulait la majorité des maisonnées du peuple du comté d’Arto.

Là, sa belle-soeur, la comtesse douairière, l’accueillit avec de rassurantes nouvelles :

— Mon cher beau-frère, rassurez-vous, Lisia se porte bien. Elle a repris connaissance. Le médecin vient de l’examiner. Il lui conseille juste de se reposer dans les prochains jours mais n’a décelé aucune maladie.

— Réellement ? On ne perd pas connaissance sans raison. Que faisait-elle lorsqu’elle a défailli ?